

AUTRE CHOSE SUR LES RACES HUMAINES

Georg Forster

Editions Sciences Humaines | « [Revue d'Histoire des Sciences Humaines](#) »

2006/1 n° 14 | pages 153 à 171

ISSN 1622-468X

ISBN 2912601452

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2006-1-page-153.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Editions Sciences Humaines.

© Editions Sciences Humaines. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Autre chose sur les races humaines ¹

À Monsieur D. BIESTER ²
Vilna, le 20 juillet 1786

Nous pouvons légitimement compter parmi les victoires des Lumières, mon cher B(iester), le fait que votre célèbre journal parvienne au cœur de ces forêts sarmates, et soit lu dans le lieu même où en 1321, Gedimin * chassait encore les aurochs et éteignait pour la première fois en quatre cents ans le feu éternel dédié au dieu-tonnerre Perkunas. Certes, je tiens ces cahiers si chers à mes yeux avec assez de retard, et je lis pour la première fois en juillet ce que les lecteurs allemands ont dévoré dès janvier ; cependant je jouis en retour du plaisir (58) de la répétition, lequel serait impossible dans l'abondance de nourriture intellectuelle ; je peux par conséquent dire, après la fréquentation de maint essai riche d'enseignements dans votre mensuel : *decies repetita placebunt* ³ ! Si parfois, la nostalgie des pleines marmites du bon vieux temps s'installe, il est alors encore plus facile de faire de nécessité vertu, quand on peut au moins se délecter, sinon de la nourriture que notre temps place généreusement sur la table, du moins de vos mets sains et fortifiants. Ici, en effet, la lecture prend la place du commerce avec les hommes de réflexion qui, dans les grandes villes et même dans les académies allemandes, diffuse sur maint objet une lumière si vive et si neuve. On y fait d'innombrables fois les remarques les plus subtiles, on y propose les points de vue les plus larges et englobants, on y met au jour les résultats les plus variés, auxquels l'auteur le plus érudit ne parvient pas dans son cabinet d'étude. Si la perspicacité pénétrante du marchand rencontre la réserve d'idées de l'érudit systématique, elle produit des étincelles à la vue desquelles cela devient agréable d'être un homme, et de vivre en notre siècle. La lecture est une compensation insuffisante de tels avantages ; mais pour l'instant elle est mon seul refuge, et je me sens d'autant plus obligé de vous remercier que je suis intimement persuadé qu'elle est la seule chose qui me donne la force de me maintenir efficace ici, et de repousser une paralysie de l'esprit (59) qui pourrait s'imposer au moins accidentellement, par une mauvaise tournure des circonstances, à moins qu'elle n'entre aussi dans le dessein de certaines gens.

C'est donc avec un plaisir double que j'ai lu les deux études riches d'enseignements de l'excellent professeur Kant parues dans les numéros de novembre 1785 et janvier 1786 de votre mensuel ⁴ ; car elles n'ont pas seulement satisfait ma soif de savoir sur les aspects dont j'ai été tenu le plus éloigné du fait de mes efforts pratiques dans le domaine de la science de la nature, mais elles ont aussi suscité en moi une série de réflexions qui

¹ Traduction du texte de FORSTER, 1786. Notre traduction suit cette édition : les numéros de page précisés dans le corps du texte entre parenthèses y correspondent. Le texte a été repris dans les petits écrits anthropologiques et géographiques compilés par Forster lui-même, puis par ses amis après sa mort en 1794 : *Kleine Schriften*, 1789 et 1797, II, 287-346. On le trouve enfin dans l'édition académique : *Werke*, 1974, VIII, Berlin, Akademie-Verlag, 130-156. Dans la suite, les notes de l'auteur seront précédées d'un astérisque (*), conformément à l'édition originale, et celles du traducteur par un numéro.

² Le texte se présente comme une lettre ouverte à l'éditeur du *Berliner Monatsschrift*, la publication allemande de référence dans le domaine de la philosophie pendant cette période, dans laquelle Kant a publié les deux articles visés par ce texte.

* Le fondateur de Vilna. Koialowicz, *Hist. Lithuan.*, Dantzig, 1650, in-4°.

³ « Il sera bon de les répéter dix fois ».

⁴ Il s'agit de la Définition du concept de race humaine et des Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine.

m'occupent vivement et agréablement depuis un certain temps⁵. Le désir de donner matière à de nouvelles leçons pour moi et pour tous ceux qui pourraient se trouver dans la même situation, m'a incité à considérer que mes remarques sur les dissertations mentionnées valaient d'être notées. Vous ne m'attribuerez pas le dessein de vouloir m'attirer une quelconque considération en plaçant mon nom à proximité d'un autre si célèbre. Vous savez que la gloire de ce grand connaisseur du monde, que nous admirons tous deux si sincèrement, est bien trop fermement établie et a atteint des sommets bien trop hauts, pour qu'il puisse se sentir grandi par mon approbation, ou gêné par une remarque allant à l'encontre d'une de ses démonstrations. Au mieux, cet homme vraiment grand et méritoire pourra mesurer lui-même le degré d'estime et de respect que je (60) lui porte si je vais droit au sujet, sans plus d'égard pour la personne.

Je crois devoir reconnaître que l'on peut porter atteinte à la faculté d'abstraction si l'on s'en tient trop étroitement à l'observation ; et de même qu'il est fâcheux de s'éloigner de celle-ci, de même il est apparemment dommageable aux lumières et au progrès de la connaissance qu'une des dispositions de la nature humaine en vienne à être négligée. Le moyen même par lequel on a voulu éviter la partialité peut facilement, de cette façon, rendre partial. Mais malgré cela d'après moi, il doit être de la plus haute importance pour le philosophe, là où il quitte l'expérience, que les faits à partir desquels sont opérées les déductions soient correctement compris ; car sans cette précaution, toute syllogistique est déployée en vain. Il y a aussi des cas, en effet, où la spéculation et la certitude abstraite peuvent rejeter d'emblée ce que l'expérience reconnaît ensuite pour avéré : aussi les cas ne sont-ils pas rares où elles se fourvoient et laissent l'expérience de côté.

Laissez-moi appliquer cette réflexion à l'histoire naturelle. Une large part de la faveur que Linné s'est attirée en cette science tint incontestablement aux définitions exactes par lesquelles il nous apprend à distinguer les différents degrés de parenté entre choses semblables⁶. (61) À partir de postulats qu'il avait abstraits de son expérience, il conçut sa charpente et pénétra alors l'essence de la nature. Cependant, aussi longtemps que notre connaissance reste imparfaite, il semble que nous soyons encore fort éloignés d'une infaillibilité de nos principes. Des définitions qui se fondent sur une connaissance bornée peuvent certes être utilisables à l'intérieur des bornes ; mais dès que le cercle du regard s'élargit, que le point de vue se déplace, ces définitions n'apparaîtront-elles pas comme partiales, comme des demi-vérités ? L'histoire de la littérature scientifique donne de ce devenir des exemples flagrants. La botanique, la chimie, la physique, sous ce seul point de vue, sont aujourd'hui bien différentes de ce qu'elles étaient il y a cinquante ans. Peut-être la forme actuelle de nos sciences tombera-t-elle en désuétude et s'avérera insuffisante d'ici un

⁵ D'après Georg LILIENTHAL, Forster a dû avoir des échanges importants sur ce sujet avec Samuel Thomas Sömmerring, dont l'ouvrage cité plus loin a été rédigé en 1784. Sömmerring avait d'ailleurs dédié son ouvrage à Forster. Cependant la correspondance est assez maigre, et Forster paraît gêné par les hypothèses anthropologiques différentialistes de son ami (Sömmerring n'hésite pas à conclure à l'infériorité intellectuelle des Nègres et juge que cette infériorité explique peut-être la condition subalterne que les Nègres ont eu dans l'histoire). Forster déclare dans une lettre à un tiers que « ce serait une honte de recouvrir d'hypothèses et de raisonnements des faits anatomiques si importants » ; ce qui sonne comme une dérobade, comme le fait remarquer Lilienthal. Cf. LILIENTHAL, 1994, 32-57.

⁶ Carl Linné (1707-1778) est le naturaliste dominant du XVIII^e siècle. Il propose une classification en classes, ordres, genres, espèces et variétés. Le genre est décrit par un substantif, l'espèce par un adjectif, attribués selon une discrimination de certaines propriétés structurales des organismes, en particulier les organes génitaux. Il fonde en dernière instance cette classification sur une ontologie fixiste (« le nombre des espèces est resté le même depuis les débuts de la création » déclare Linné conformément au dogme biblique) ; bien que cette vision ne soit plus la nôtre, le système de nomenclature inventé par Linné est toujours utilisé dans la taxonomie contemporaine. Forster, qui valorise cette nomenclature sans pour autant donner crédit à l'arrière-fond métaphysique censé lui donner sa consistance, adopte de ce point de vue l'attitude qui est encore aujourd'hui celle des naturalistes.

demi-siècle, comme le modèle précédent. Même la philosophie spéculative a pu être soumise à ce destin général. Qui, à ce sujet, ne pense pas immédiatement à la *Critique de la raison pure* ?

C'est pourquoi, même si était incontestablement juste l'assertion selon laquelle on ne trouve dans l'expérience ce dont on a besoin que si l'on sait par avance ce que l'on doit rechercher * ; même dans ce cas, une certaine précaution serait néanmoins nécessaire, en vertu de ce principe même, afin d'éviter la plus courante de toutes les illusions, à savoir celle (62) par laquelle on croit trouver cela même qui est nécessité par la forme particulière de la recherche (*das bestimmte Suchen*), là où en fait cela ne se trouve pas. Combien de malheurs ne sont-ils pas venus au monde, parce qu'on est parti de définitions pour lesquelles on ne gardait aucune méfiance, qu'on voyait par conséquent, involontairement, mainte chose sous un jour prédéterminé, et qu'ainsi on se trompait et on trompait autrui ! Aussi, dans la mesure où le spectateur impartial ne fait que rapporter de façon fidèle et fiable ce qu'il a observé, sans tergiverser sur le genre de spéculation que son observation favorise – et à cet égard il n'a besoin de connaître aucun des points de litige philosophiques, mais simplement de se conformer à l'usage linguistique admis –, dans cette mesure je chercherais avec plus de confiance à être instruit par lui que par un observateur guidé par le principe faillible revenant à attribuer aux objets la couleur de ses verres de lunettes. Ce dernier peut certes être en mesure de fournir une plus grande quantité d'observations, puisqu'il recherche partout des expériences précises ; cependant, en cette matière, il en va plutôt de la fécondité proprement dite que de la quantité. Qui n'a pas préféré les quelques observations d'un empirique isolé, mais pénétrant et fiable, aux nombreuses observations apprêtées d'un systématique partisan ? En outre, les yeux bien ouverts du premier tendent à remarquer des choses parfois importantes, dont le second ne prendra jamais conscience, car au lieu de cela il dirige son regard vers des sujets précis, commandés par une sélection préalable. (63) Cela dit, ces opposés sont peut-être ici confrontés de manière trop tranchée, et l'esprit systématique, aussi bien que l'empirique, peut dans certaines circonstances fournir les meilleures observations. En effet, l'attention, le jugement, l'impartialité sont les qualités requises dont tout cela dépend ; ces qualités peuvent être liées à une théorie spéculative, ou ne pas l'être. C'est la tâche des philosophes que de corriger, à partir de certaines données avérées, les concepts généraux ; et vraiment, dans cette tâche, l'erreur est tout aussi possible que dans le regard de l'observateur. Suis-je trop exigeant de souhaiter que la valeur de la contribution que les nouveaux voyageurs ont apportée à la connaissance du genre humain soit éprouvée d'après le critère évoqué plus haut ? Parmi les très nombreuses personnes que le terme (de race humaine) en lui-même dérange, il se trouve malgré tout plusieurs hommes crédibles, dont les observations sont incontestablement exactes, précises, fiables, et donc utilisables, si peu que se recoupent par ailleurs leurs éventuels concepts concernant ce terme de race humaine. La critique devrait, selon toute apparence, tenir pour vrais des faits rapportés par de nombreux voyageurs de façon concordante, puisque des hommes si différents, à partir de concepts et de connaissances si divers, se sont accordés dans la description des choses observées.

(64) Pour observer de façon fiable qu'un certain objet est blanc ou noir, il n'est pas besoin de savoir que la couleur noire est due à l'absence de lumière, et la couleur blanche à la réunion des différents rayons diffractés ; mais si un observateur qui a ce concept déterminé, et un autre, qui sait purement empiriquement ce qu'est le noir, disent tous deux du même objet qu'il est noir, alors le fait est d'autant plus incontestable.

* *Berl. Monatsschrift*, novembre 1785, 390 (N.d.T. Kant, *Ak*, VIII, 91).

Dans quelle mesure, en ce cas, est fondée la remarque selon laquelle « *on ne peut cependant se faire aucun concept sûr de la véritable couleur des insulaires des mers du Sud à partir de l'ensemble des descriptions faites jusqu'à présent*⁷ » ? Ce que je veux avancer, vous le trouvez rapporté de façon précise et concordante par les nouveaux écrivains voyageurs. Les habitants de la plupart des îles du Pacifique et des mers du Sud sont non seulement de couleur brun clair, de belle taille, doués de visages agréables, de cheveux noirs bouclés et de barbes fournies, mais de plus révèlent au premier regard leur parenté, par l'identité de leurs mœurs et de leur langue, laquelle est la même à l'est jusqu'à l'Île de Pâques, au sud jusqu'à la Nouvelle-Zélande et au nord jusqu'aux Îles Sandwich, hormis quelques exceptions insignifiantes. En revanche des hommes plus petits, plus maigres, noirs, dotés d'une chevelure laineuse crépue (65) et de visages plus laids, qui se distinguent aussi des « brun clair » par leur mode de vie, et en particulier par des langues absolument différentes, se sont répandus dans quelques îles proches de l'archipel des Moluques, et occupent la Nouvelle-Guinée, la Nouvelle-Hollande, la Nouvelle-Calédonie, les Îles Charlotte et les Hébrides. La couleur noire a ici les mêmes nuances qu'en Afrique, et est aussi foncée qu'en Guinée dans quelques îles. Carteret⁸ et Bougainville décrivent ces hommes comme aussi noirs que les Nègres africains. Dampier et Cook trouvèrent les Nouveaux-Hollandais tout à fait noirs, et leur chevelure aussi crépue que celle d'un natif de Guinée. Dans les Hébrides⁹, Bougainville vit bien, tout comme nous, des hommes tout à fait noirs, brun-noir, et brun foncé, mais la dernière nuance semble, selon toute apparence, provenir d'un mélange avec la population brun clair, dont les îles ne sont pas très éloignées ; de même, à Tanna, outre la langue autochtone habituelle, un dialecte de la langue de la nation claire est parlé par quelques indigènes. J'arrête là ; car je devrais répéter ce qui a déjà été dit de ces deux peuples aux différences si marquées, si je voulais défendre auprès du public des perceptions et observations pour lesquelles les choses dépendent uniquement du fait que la fiabilité du témoin oculaire ne fut jamais mise en doute jusqu'ici¹⁰. Je reconnais, bien entendu, que mainte hypothèse (66) serait plus solide si l'on pouvait tout bonnement démontrer que les Noirs laids étaient absents des mers du Sud. Seulement, ils sont bien là ; et si un passage du compte rendu de voyage de Carteret n'avait pas conduit M. K(ant) à une conclusion quelque peu hasardeuse, il aurait lui-même probablement écrit sur eux moins de choses douteuses. Permettez-moi d'éclaircir quelque peu ce passage et l'assertion qui en est tirée.

Carteret doit avoir vu pour la première fois le vrai jaune de la peau indienne sur l'île de Freewill ; et à partir de cela, M. K(ant) conclut que les habitants de la plupart des îles des mers du Sud doivent être des Blancs. Mais le grand voyageur susnommé avait accosté, comme le rappelle très justement M. K(ant), sur peu de terres de l'Océan Indien, et il n'a vu

⁷ Kant, *Définition du concept de race humaine*, Ak, VIII, 92. Ce que Kant entend dire par cette remarque, c'est plutôt l'impossibilité de départager entre ce qui relève d'une couleur innée et ce qui relève d'un bronzage dans la couleur acajou des Insulaires des mers du Sud. Forster préfère passer cette subtilité sous silence pour le moment. Il construit sa réponse en deux temps : il montre d'abord la distorsion de la base empirique dans les réflexions kantienne (Kant se défaussera dans *Sur l'usage...* en disant qu'il citait Carteret de mémoire et peut bien s'être trompé) ; après quoi il critiquera le principe même de la discrimination de la couleur héréditaire et de la couleur due à l'effet de l'environnement.

⁸ Source de Kant, Philip Carteret explora le Pacifique Sud lors de son voyage autour du monde (1766-1769).

⁹ Les Tonga.

¹⁰ On trouve justement ces témoignages pleinement articulés dans le compte rendu du second voyage de Cook, *A voyage round the World in His Britannic Majesty's sloop « Resolution », commanded by Capt. James Cook, during the years 1772, 1773, 1774 and 1775*, Londres, 1777. Cook rend lui aussi compte de cette différence d'aspect entre Polynésiens et Mélanésiens dans ses relations de voyage, notamment dans celle du premier tour du monde, parue en 1771.

d'hommes que dans ses régions occidentales, d'abord aux environs des Îles Charlotte, ensuite en Nouvelle-Bretagne. L'inférence d'une si petite partie au tout ne saurait donc guère valoir. À tout le moins pourrait-on opter pour le noir, en partant des mêmes prémisses, avec autant de vraisemblance, car de l'expression de Carteret on peut seulement conclure que jusqu'alors, il avait vu des hommes d'une autre couleur. Pourquoi ne posons-nous pas la question au loyal navigateur lui-même ? Il dit que les seules îles habitées qu'il ait visitées dans l'Océan Pacifique sont les îles de la Reine Charlotte et celles de Nouvelle-Bretagne, (67) ainsi que Gower et Carteret situées entre ces deux archipels : et là, il ne trouva à chaque fois que des habitants noirs à chevelure laineuse. Relisez-le vous-même, pour vous convaincre que ce n'est pas à chaque fois la faute de l'observateur si on le comprend de travers.

Dans mon exemplaire de la relation de voyage de Carteret, je lis plus loin que les habitants de l'île Freewill sont de l'habituelle couleur cuivrée des Indiens. Le vrai jaune indien, celui que lit M. K(ant) dans ce passage, je n'ai pas su le trouver. Par le mot « Indiens », ce ne sont ici en aucune façon les Hindous brun-jaune qui sont désignés, mais somme toute ces hommes qu'on appelle, d'un terme non moins fluctuant, des « sauvages ». Monsieur Carteret s'en sert continuellement dans cette acception. Byron et Wallis donnent sans plus de réflexion cette appellation aux Patagons et Pécherais du Détroit de Magellan, appellation conforme à l'usage anglais. De même, Carteret ne saurait dire que les habitants du Gange sont de couleur cuivrée, si peu que cette façon de parler soit d'autre part exclusivement réservée à la qualification des natifs Américains. (68) Si l'on tient pour acquis qu'elle doit dénoter une nuance particulière de brun rougeâtre sans mélange de noir – et ici on n'a pas à songer, du moins dans l'ensemble, au reflet métallique – alors les peuples brun clair des mers du Sud, ceux de Nouvelle-Zélande, des îles de la Société ¹¹, des îles Marquises, Carolines, Mariannes, et des îles des Amis ¹², peuvent ainsi être décrits de façon plus compréhensive, de même que des nations de l'Amérique du Sud appartenant aux peuples noirâtres ¹³. Sur cette base, je ne vois aucune difficulté à compter les insulaires des îles Freewill au sein de la famille de peuples brun clair qui s'étend sur toutes les mers du Sud ; hypothèse que le peu de choses dites par Carteret sur leurs vêtements et leurs mœurs confirme encore.

Cependant, bien que j'affirme qu'en ce qui concerne les insulaires des mers du Sud, tout ce qu'on peut exiger à bon droit d'un observateur a été effectué, je ne nie certes pas que l'expérience demandée par Monsieur K(ant) – à savoir qu'un enfant doive être conçu par un couple indigène en Europe pour découvrir sans ambiguïté leur authentique couleur naturelle – n'a pas eu lieu et ne se fera peut-être jamais. Mais est-elle aussi indispensable que le croit Monsieur notre auteur ? Je vous avoue, cher ami, que je peux d'autant moins m'en convaincre que je tiens cette expérience (69) pour peu assurée quant à la détermination des rapports entre Noirs et Blancs. Il vous est connu que les enfants noirs, même en Guinée, naissent non pas noirs, mais rouges, et ne diffèrent guère des nourrissons européens par la couleur. Après quelques jours, ils noircissent, et en peu de temps, on ne peut plus distinguer leur couleur de celle de leurs parents. Mais que ce phénomène soit aussi observé chez les enfants noirs en dehors de l'Afrique, voilà un fait dont personne ne doute plus dans les pays où l'on peut s'en convaincre quotidiennement, par exemple en France, en Angleterre ou en Amérique du Nord. J'ai moi-même vu des enfants noirs qui sont nés en Europe ou en

¹¹ Archipel de Tahiti.

¹² Archipel des Tonga.

¹³ Comme ZIMMERMANN (1778) et Blumenbach, Forster pense que certains peuples natifs d'Amérique du Sud, en particulier du Brésil, sont noirs. Hypothèse qui permet aux dégénérationnistes d'éviter l'objection selon laquelle toute l'Amérique est peuplée d'hommes de même couleur malgré la disparité des climats du continent.

Amérique du Nord ; et là même, comme dans la patrie de leurs parents, ils devinrent noirs sous l'influence de l'atmosphère sur leur peau. Par conséquent, si seuls les nouveaux-nés, en vertu de leur organisation et du mélange de leurs constituants, sont préparés à cette métamorphose, celle-ci se produit de façon uniforme ; seulement l'air accomplit ici ce que la lumière solaire effectue dans le règne végétal. La plante soigneusement isolée des rayons lumineux est de couleur jaune pâle ; mais après avoir été exposée à la lumière, elle devient complètement verte en quelques jours.

(70) Il en est tout autrement de l'influence graduelle du climat, qui nécessite de nombreuses générations pour devenir visible et notable. Sa marche est lente, mais inéluctable. Les descendants tardifs des colons blancs installés dans les pays chauds acquièrent une couleur plus foncée, et dans les latitudes torrides, ils deviennent presque complètement noirs avec l'écoulement des siècles. À l'inverse, lorsque les Noirs dépassent la zone tropicale, la couleur noire se perd au sein de leur descendance : ils deviennent brun-noir, olivâtres, et peut-être – car qui peut ici fixer le *nec plus ultra* avec une quelconque vraisemblance ? – plus clairs de quelques degrés encore, d'autant plus qu'ils s'éloignent de l'équateur pour gagner des zones tempérées. Les exemples de ce changement de couleur à long terme sont si spectaculaires, et si indubitablement démontrables pour des nations entières, qu'on s'étonne à bon droit de le voir encore ignoré¹⁴. Il est indéniable que l'homme blanc d'Espagne, de Mauritanie, d'Arabie, d'Égypte et d'Abyssinie est de couleur plus sombre qu'en Allemagne, en Pologne, en Prusse, au Danemark et en Suède ; à tel point que la nuance foncée augmente certainement dans l'ordre où j'ai nommé ces pays, jusqu'à tomber largement dans le noir en Abyssinie et dans les implantations arabes du littoral oriental de l'Afrique. Non moins remarquable est le fait que des colonies issues de la Nigritie, qui se sont (71) installées à la pointe méridionale de l'Afrique et répondent au nom de Cafres et Hottentots, pour autant qu'elles se sont éloignées du soleil au zénith, qu'elles se sont tournées vers les pôles ou vers les montagnes froides, sont devenues brun-noir ou brun-jaune après une période de temps inconnue. Une pareille échelle de couleur, mais dont les extrêmes sont plus proches, peut être remarquée en Amérique ; de telle sorte qu'on trouve des habitants de plus en plus foncés si l'on voyage à partir du Canada vers l'équateur, et jusqu'à la Guyane et au Brésil ; après quoi on constate que les hommes, plus au Sud, redeviennent de plus en plus clairs dans les Pampas, au Chili, dans le Détroit de Magellan et sur la lointaine Terre de Feu. Enfin les choses ne sont pas différentes pour les peuples qui habitent les différentes zones de l'Asie. De la Chine au Tonkin et à la Cochinchine, du Tibet au Pégou et à Malacca, on trouve des nuances de blanc, qui vont jusqu'à se perdre dans le brun-noir le plus sombre. Vous trouverez les preuves de tout cela éparpillées dans les nombreuses descriptions de voyages ; Buffon les a toutefois partiellement regroupées. La seule chose que nous ne puissions pas déterminer, c'est le temps nécessaire pour qu'une famille (humaine) parcoure, dans le sens ascendant ou descendant, la gamme de toutes les nuances entre blanc et noir qui lui sont accessibles. Car sur ce sujet, les informations et vestiges historiques nous font défaut, (72) même si leur totale absence ne change rien pour l'essentiel.

Cependant, si l'on peut démontrer que la couleur de peau des êtres humains obéit à l'influence du climat, certes après longtemps et par degrés insensibles, mais de façon infaillible à la longue ; que sur la brûlante Afrique, les descendants des hommes blancs deviennent noirâtres ; qu'au Cap de Bonne Espérance, la descendance des Nègres les plus noirs se mue en Hottentots olivâtres : (si l'on peut démontrer tout cela), comment sera-t-il

¹⁴ Forster accepte en partie la théorie de la dégénération, il lui dénie seulement le pouvoir d'expliquer toutes les dimensions de la diversité humaine.

possible alors de déterminer, par la naissance d'un seul enfant nègre en Europe, quelle part de sa couleur noire lui vient de ses parents, et quelle part lui vient du climat ? Au contraire, comme ces différences de couleur s'accliment partout, l'Abbé Demanet¹⁵ n'a pas tout à fait tort quand il veut, comme il semble, poser le principe suivant : un nègre n'est vraiment un nègre authentique que dans son pays natal. Tout être de la nature n'est ce qu'il doit être qu'à l'endroit pour lequel elle l'a fait, vérité dont on a la confirmation quotidienne dans les ménageries et les jardins botaniques. Le Nègre né en Europe est comme une plante de serre, comme une créature modifiée ; rendue plus ou moins dissemblable, par toutes les qualités soumises au changement, de ce qu'elle serait devenue dans son pays d'origine.

(73) Linné, dont la profonde étude de la nature est rarement reconnue pour ce qu'elle est, car dans ses écrits sous forme d'aphorismes, il l'a plutôt enterrée que portée aux regards, Linné dis-je, comptait la couleur des animaux et des végétaux parmi ces qualités fortuites, variables, qui pour elles-mêmes, hors de la comparaison avec d'autres caractéristiques, ne suffisent pas à différencier des espèces. Je sais combien peu je suis habilité à donner mon opinion pour ou contre son canon* ; par conséquent, je le laisse valoir en l'état. Ici surgit la question de savoir si les différences de couleur que l'on constate chez diverses souches humaines (*Menschenstämme*) sont susceptibles de se modifier par le climat, ou si elles se conservent, comme il est affirmé page 403¹⁶, en dehors de la latitude où elles se trouvent à chaque fois, sans s'atténuer à chaque génération. Je ne fonde rien ici sur le témoignage vacillant du missionnaire Demanet, ni sur son enfant portugais noir. De telles choses peuvent être assez bonnes quand on veut réfuter des Voltaire qui donnent à entendre que les Nègres auraient peut-être un autre ancêtre que les Européens. Cher B(iester), vous êtes trop versé en histoire des hérésies pour ne pas savoir qu'une telle idée, qui serait la plus innocente du monde venant de n'importe qui d'autre, ne peut plus être qu'un blasphème dès que Voltaire la (74) soutient et la professe. Quand un incendie de cette forme se déclare, les croyants doivent certes l'éteindre – avec ce qu'ils peuvent et comme ils peuvent. Je choisis mes exemples de descendants d'hommes blancs devenus noirs parmi les peuples que Monsieur K(ant) compte lui aussi encore parmi les Blancs, et ce, incontestablement, parce qu'il est convaincu qu'ils sont issus des Blancs malgré leur actuelle couleur brun-noir. Les Cafres en revanche, que Monsieur K(ant) sépare des Noirs sans mentionner qu'ils proviennent de ces derniers, sont pour moi, comme pour toute personne sans prévention il me semble, d'un noir qui s'est escamoté en douceur sous l'effet d'un climat tempéré ; on en a assez de preuves.

Avançons. Au lieu de nouer ensemble les extrêmes, et de vouloir fondre les Nègres de Guinée avec les blonds de Scandinavie, nous posons le cas possible d'un Abyssin brun-noir qui épouserait une Cafre de la même couleur. Dans ce cas les souches s'unissent en ce point où elles sont effectivement au plus près l'une de l'autre, où en quelque sorte elles se rencontrent à mi-chemin. Le sang-mêlé (*Blendling*) issu de ce mélange héritera incontestablement de son père et de sa mère ; mais sa couleur de peau ne sera plus le symptôme de cette hérédité et des deux natures mélangées, car les deux parents avaient la même couleur. Si la situation survient (75) où un signe accepté comme caractéristique ne produit pas ce qu'on attendait de lui, c'est-à-dire, dans le cas actuel, si un mélange (visible) de deux souches humaines (*Menschenstämme*) ne s'est pas effectivement produit, alors nous reconnaissons que ce signe est mal choisi et doit être rejeté.

¹⁵ « Dissertation physique et historique sur l'origine des Nègres et la cause de leur couleur », in *Nouvelle histoire de l'Afrique Française*, 1767.

* Cf. sa *Critica botanica*, § 266.

¹⁶ Pagination du *Teutscher Merkur*. Référence correspondante : Ak, VIII, 105.

Je sens à quoi cette entreprise semble me mener. Elle ne concerne plus l'acceptation du concept que l'on met au fondement, elle mine plutôt le principe lui-même, et révèle son caractère irrecevable¹⁷. Tant pis, car il y va de la vérité, et le principe ne peut avoir de valeur pour celui qui le découvre que dans la mesure où il supporte les coups. L'un des moyens les plus sûrs pour se reposer confortablement dans la bienheureuse routine de la pensée, pour se blottir sous le joug des préjugés les plus idiots avec une humble pauvreté spirituelle, et pour ne jamais s'attaquer à une vérité familière, est celui-ci : reculer d'horreur devant une inférence hardie tirée immédiatement de prémisses claires, comme devant un monstre¹⁸. Assez de cette crainte efféminée ! Au lieu d'y céder, qu'on explore (76) donc encore la voie laissée de côté, et qu'on contrôle chaque pas avec une rigueur inflexible. Si l'on est sûr de n'avoir fait aucun saut, de ne jamais avoir pris appui sur quelque sable trompeur, alors on se met sans crainte sous les yeux du nouveau monstre, on lui tend la main avec confiance, et dans le même instant tout ce qu'il y a d'effrayant en lui disparaît. La force avec laquelle une assertion nous convainc doit se conserver pleinement, qu'on l'affirme pour la première fois ou qu'on entende sa dix-millième ruminant. Car le vrai peut certainement, pour celui qui pense par lui-même, consister simplement en ce dont sa raison, et non celle des autres hommes, saisit, examine, approuve et accepte les raisons. Mais je confesse aussi sans honte que je dois me reposer sur l'avis d'autrui pour mesurer les distances entre les diverses nuances du genre humain.

Aussi mon ami, si vous voulez voir sous une forme concise ce qui importe vraiment pour la détermination des différences au sein du genre humain, lisez donc Sömmerring sur la différence corporelle entre le Nègre et l'Européen *. (77) Ici, l'amitié me contraint à la réserve, de sorte que je ne m'autorise pas à louer ce qui mérite de si amples louanges, que je passe sur les sentiments qui m'ont saisi alors que je lisais ce qui, depuis bien des années, ne s'était pas présenté à mes yeux en termes d'intérêt pour les philosophes, d'amour du

¹⁷ Cette formulation allusive demande interprétation. Selon toute vraisemblance, Forster considère que sa critique du critère empirique par lequel Kant entend déterminer les races, c'est-à-dire le métissage, infirme immédiatement le monogénisme. Frank DOUGHERTY (1990, 221-279) indique que le raisonnement de Forster est une reprise de la critique de Buffon par Henry Home, LORD KAMES (1774, 5-9), selon laquelle le métissage nécessaire prouve le caractère essentiel d'un trait distinctif, lequel serait nécessairement au fondement d'une espèce. La forme du raisonnement, adaptée par Forster au cas de Kant, semble être la suivante :

- Kant admet dans le genre humain des classes distinctes, et rejette à juste titre la possibilité de distinguer de telles classes sur la base de caractères variables ;

- or l'expérience de métissage censé distinguer les races n'a pas valeur universelle, comme le montre l'exemple de deux populations de souches différentes mais de même couleur ;

- donc les classes que distingue Kant ne sont pas des races, puisque le concept de celles-ci est indéterminable empiriquement. Ergo ce sont en fait des espèces différentes.

Ce raisonnement a une dimension polémique dans la mesure où le point de départ de la réflexion de Kant n'est pas l'existence de classes distinctes d'hommes, et surtout pas de souches humaines (*Menschenstämme*) distinctes.

¹⁸ Forster exploite ici la dispute entre Kant et Herder, mais en déplaçant le reproche de pusillanimité fait à Kant sur la question du monogénisme. Il est fort possible que ce soit en lisant la recension *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité* de Herder que Forster ait définitivement conclu que Kant était en dernière instance un tenant de l'*establishment* philosophique et chrétien. Kant déclarait dans la recension de la première partie des *Idées...* (janvier 1785) : « une parenté (naturelle) entre les espèces : l'une étant issue de l'autre et toutes d'une espèce originelle unique, ou encore d'un sein maternel unique qui les aurait enfantées – nous entraînerait à des idées (...) si extraordinaires que la raison recule d'effroi devant elles ». La formule, non dénuée de *pathos*, avait ému les cercles progressistes, et Karl Leonhard Reinhold, un kantien qui n'était pas insensible à l'approche herdérienne, l'avait jugée peu conforme à l'esprit d'aventure spéculative de Kant. Ce dernier lui répondait en mars 1785 en précisant : « Reinhold déclare que "la saine raison en pleine liberté ne recule devant aucune *Idée*". Rien de ce qu'il s'imagine n'est à redouter. Il s'agit seulement de l'horreur du vide (*horror vacui*) éprouvée par la raison humaine, qui la fait reculer d'effroi là où l'on bute sur une idée où il ne se trouve rien d'intelligible » (*Ak*, VIII, 57).

* Sur la différence corporelle du Nègre et de l'Européen, Francfort et Leipzig, 1785.

vrai, de simplicité, d'érudition et d'art pleins d'esprit. Dans l'ouvrage important de cet excellent homme, vous trouverez que la couleur fait partie des qualités les moins essentielles par lesquelles on distingue le Nègre d'avec l'Européen ; alors que le fait le plus remarquable est que le Nègre a visiblement bien plus que le Blanc, d'un point de vue intérieur comme extérieur, une conformation (*Gestaltung*) qui correspond à celle du genre simien. Déjà, l'examen visuel donne dans une certaine mesure ce résultat ; mais il est ici fondé sur des raisons physiologiques et anatomiques. Je suis cependant bien loin de supposer, avec Monsieur Fabricius¹⁹, qu'un quelconque singe ait pu avoir une part dans la formation du Nègre. Au contraire, la fertile pensée selon laquelle tout dans la Création est lié par des nuances se confirme de plus en plus, notamment par ce fait²⁰ aussi²¹. Camper, qui en tant que physiologiste, et sous tant d'autres aspects, est grand et aimable, m'a montré dans une de ses lettres, à partir d'une partie du corps, le pied, avec quelle précision l'analogie de structure est observée à travers tout le règne des mammifères, jusque chez la baleine. Et Herder a parfaitement saisi et exploité une pensée semblable, puisqu'il affirme qu'indéniablement, dans toute la profusion (78) des êtres vivant sur la Terre, semble partout régner une unité de plan, et pour ainsi dire une forme générale (*Hauptform*) qui se mue en la plus riche diversité *. Sous plus d'un aspect, et même du point de vue moral, la Diversité sur notre Terre n'est assurément pas plus remarquable, ni plus riche de faits à méditer, que ne l'est l'Unité éternelle, qui ne fait que se cacher en elle, et transparait de nouveau à chaque fois : la plus grande richesse auprès de la plus extrême pauvreté !

Le Nègre le plus semblable au singe est si étroitement apparenté à l'homme blanc que lors du mélange des deux souches, les propriétés distinctives de chacune d'elles s'intriquent et se fondent les unes dans les autres chez le sang-mêlé. L'écart est très faible ; les deux hommes, le blanc et le noir, se tiennent très près l'un de l'autre ; et il ne pourrait en être vraiment ainsi si l'humanité devait verser dans la nature simienne, et si le Nègre devait devenir un singe au lieu de rester un homme. En effet les deux genres animaux (*genera*) homme et singe, eux aussi, se tiennent incroyablement près l'un de l'autre sur l'échelle des êtres terrestres, ils s'apparentent plus étroitement que beaucoup d'autres genres. On remarque cependant une marge, un intervalle significatif (79) entre ces deux genres physiques : le premier se clôt avec le Nègre, alors que le second commence avec l'orang-outang. Un homme semblable au singe n'est donc aucunement un singe²².

Cependant, se demander si le Nègre et le Blanc diffèrent l'un de l'autre par l'espèce (*species*), ou bien simplement en tant que variétés (*Varietäten*), voilà une tâche difficile,

¹⁹ Johann Christian Fabricius, entomologiste et professeur d'histoire naturelle danois, élève de Linné, a affirmé que les Noirs devaient être les descendants d'un mélange d'homme et de singe, comme le montrait d'après lui l'apparence « simiesque » des Noirs (FABRICIUS, 1781).

²⁰ Par le fait de la gradation envisageable du singe au Nègre et du Nègre au Blanc.

²¹ Cf. ZIMMERMANN, 1778, 1, 5.

* *Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité*, I, 88.

²² Forster accredité ici deux thèses centrales de Sömmerring, celle de la proximité des genres singe et homme, et celle d'une hiérarchie des êtres au sein même des genres, homme y compris. Ces idées se fondent chez Sömmerring sur la croyance en l'existence d'une échelle continue des êtres ; il est entré sur ce point en controverse avec Blumenbach, pour qui l'idée d'échelle des êtres est avant tout une création humaine jouant un rôle d'outil intellectuel ; Blumenbach juge les comparaisons de « distances entre genres » tout à fait oiseuses et infécondes. Kant critique l'école dont se réclame Sömmerring en cherchant à montrer que l'échelle des êtres n'est pas un concept constitutif, indiquant une réalité objective et observable, mais bien plutôt une idée régulatrice qui polarise la raison de façon à ordonner du mieux possible la diversité des données empiriques (*Critique de la raison pure*, cf. Ak, III, 440-441). Forster, plus opportuniste en matière théorique du fait de son empirisme, invoque la thèse de Sömmerring, mais pense aussi comme Blumenbach que les intervalles entre les genres peuvent être importants, sans que la nature soit pour autant comme « prise en défaut » (cf. *infra*).

peut-être insoluble²³. Le chercheur de sang-froid laisse le soin de couper le nœud gordien de ce problème à ceux qui ne peuvent pas le résoudre, mais veulent quand même tout résoudre. Ce qui, pour lui, est trop embrouillé, il le laisse de côté, comme un nœud dont le cordon se laissera dénouer tôt ou tard, quand on en aura trouvé tous les filaments. Si l'on sépare, avec M. K(ant), la science naturelle en description de la nature et histoire de la nature – distinction que je peux bien laisser valoir si les deux disciplines s'unifient autant que possible et sont traitées comme les deux parties d'un même tout – il semblerait alors que ce serait plutôt le descripteur de la nature qui réglerait la question. Certes M. K(ant) semble accepter que chacune des différences puisse former une variante (*Art*) pour le descripteur de la nature. Je ne peux pas répondre à cela de façon satisfaisante, car le très prudent auteur qui a traité cette science de façon systématique, Linné, a écrit en latin. Ses séparations s'appellent : *classes, ordines, (80) genera, species, varietates*. Il me semble cependant que la variété (*Varietät*) est toujours définie par des signes distinctifs changeants, accidentels ; il est dès lors admis qu'une variété peut se changer en une autre. Si M. K(ant) veut en ce sens dire *variante (Art)* plutôt que *variété (Varietät)*, alors ce n'est qu'une variation de termes, sur laquelle on peut facilement s'entendre. L'espèce (*Gattung*) en revanche, si *species* doit être traduit ainsi, a besoin, dans l'acception linnéenne, de signes distinctifs immuables. Il doit en être autrement dans l'histoire de la nature si sur ces questions, comme l'affirme M. Kant, elle n'a affaire qu'à la génération et à la souche. Cependant, dans cette acception, l'histoire de la nature ne peut certainement être qu'une science pour les dieux, et non pour les hommes. Qui est capable de présenter l'arbre généalogique d'une seule variété jusqu'à son espèce, si celle-ci ne s'est pas sous nos yeux développée à partir d'une autre, pour la première fois ? Qui a regardé la terre en train d'accoucher à ce moment lointain et complètement voilé d'inconcevable où les animaux et les végétaux ont jailli de son giron dans une profusion qui se comptait en myriades, sans être engendrés par leur semblable, sans semence, sans enfantement ? Qui a dénombré ses espèces originaires, ses autochtones ? Qui peut nous raconter combien d'individus de chaque forme, dans des régions du monde tout à fait différentes, se sont organisés, sortant de la mère en couches, fécondée par la vase de la mer ? (81) Qui est assez sage pour nous enseigner si ce fut une fois seulement, en un seul lieu, ou bien à des moments divers, en des parties du monde tout à fait distinctes, comme en se libérant progressivement de l'étreinte de l'océan, que des forces organiques se sont éveillées ?

Peut-être va-t-on m'objecter à ce sujet que c'est par une expérience (*Experiment*) que toute chose est tranchée facilement et sans contredit. Qu'on prenne deux animaux dont les signes distinctifs diffèrent, mais qui semblent toutefois très étroitement apparentés ; qu'on

²³ Dans la suite, pour décrédibiliser *de facto* la trop grande sophistication des distinguos kantians, qu'il juge soutenus par une représentation fallacieuse des limites du connaissable, Forster joue dans son argumentation un double jeu linguistique. Il fait à la fois appel à l'autorité du nomenclateur Linné, dont l'architecture de classification est formulée en latin, et aux ressources du langage allemand commun, dans lequel *Art* et *Gattung* signifient la même chose. Il est difficile de restituer dans une traduction la confusion volontaire qui en résulte. Nous nous sommes plutôt efforcé de donner pour chaque terme allemand un équivalent français, fût-ce avec une mesure d'arbitraire.

Allemand	Latin	Français
<i>Geschlecht</i>	<i>Genus</i>	Genre
<i>Gattung</i>	<i>Species</i>	Espèce
<i>Art</i>	X	Variante
<i>Varietät</i>	<i>Verietas</i>	Variété

Art, terme le plus polysémique, est tantôt traduit par *variante* dans les contextes de formulation scientifique, tantôt par *espèce* dans les syntagmes consacrés comme *Tierart*, espèce animale, tantôt par *sorte* dans les contextes de recours à la langue naturelle. Pour minimiser les incompréhensions qui pourraient résulter de ce biais de traduction, nous précisons les termes allemands entre parenthèses dans le cours du texte.

les laisse s'accoupler. S'il sort de ce mélange une créature intermédiaire (*Mittelgeschöpf*), qui est à son tour capable de se reproduire, alors ses parents étaient d'une même espèce (*Gattung*), bien que de variétés (ou variantes) (*Varietäten (oder Arten)*) différentes. Pour ma part, je trouve ici non une solution, mais seulement une nouvelle définition. Qu'on appelle le lévrier et le Bolognais, qui ont ensemble des petits fertiles, des espèces (*Gattungen*) ou des variétés (*Varietäten*) ; par là on ne s'est pas approché d'un pouce dans la recherche de leur souche commune à partir d'un couple originaire ; et ces expressions restent toujours des inventions du naturaliste systématique, par lesquelles il veut déterminer des nuances plus ou moins grossières ou plus ou moins précises entre les êtres de la terre, de façon pratique et rapide. Mais il en va toujours ainsi si l'on confond les concepts, et que l'on prend l'hypothèse que (82) quelqu'un a construite à partir d'un fait, pour le fait lui-même.

On ne peut pas nier *a priori* le fait que des animaux de sortes (*Art*) différentes, dans les conditions sauvages ou en liberté, s'accouplent, même si cela me semble hautement improbable. Cependant, un exemple de ce type d'accouplement est au moins encore méconnu. On a de temps à autre trouvé appariés des insectes de formes très différentes : cependant, les exemples les plus nombreux et les plus éprouvés montrent seulement que la nature donne parfois au sexe masculin et au sexe féminin d'une même espèce (*Gattung*) des figures (*Bildungen*) très différentes ; ils ne prouvent aucunement que des espèces (*Gattungen*) différentes se sont mêlées. Au contraire, les espèces végétales (*Pflanzenarten*) les plus voisines fleurissent mainte et mainte fois dans nos jardins sans qu'aucune d'entre elles n'en féconde une autre. Seule la main de l'homme a pu mettre au point l'adultère artificiel de ces chastes créatures²⁴. Dans le règne animal, chaque variante (*Art*), chaque nuance a, sur ce point, un penchant irrésistible pour son semblable, une répulsion déterminée envers les autres animaux, dès que ceux-ci diffèrent un peu, souvent de façon imperceptible. Même concernant le singe, qui ressent si vivement la pulsion sexuelle, on n'a pas pu établir qu'en liberté une espèce fraie avec une autre. Et même si les hommes n'entendaient que la voix de l'instinct, (83) même si ce n'était pas leur raison qui forge la lubricité et la concupiscence, comme l'exprime M. K(ant) de façon pénétrante et magistrale (*Berliner Monatsschrift*, 1786, 1, 6) *, alors nous remarquerions chez les Blancs comme chez les Noirs du dégoût et de la répulsion à l'égard du croisement entre êtres dissemblables. Aujourd'hui encore on peut s'attendre, je crois, à observer une telle répugnance chez le paysan fruste, qui n'est pas gâté (par la civilisation) ; il fuira la Nègresse ; du moins la pulsion sexuelle ne sera pas la première chose qui s'éveillera en lui lorsqu'il la verra.

On ne peut donc pas donner comme preuve d'une origine commune l'accouplement des dissemblables, artificiel, obtenu des animaux par la captivité, même si elle a d'un autre point de vue certains bénéfices pour la connaissance de la nature. Il est par exemple hors de doute que les descendants d'un serin et d'un chardonneret, ainsi que de plusieurs espèces de pinsons, disposent du pouvoir de reproduction, que l'on ne peut pas non plus contester au bâtard (*Mittelgeschöpfe*) issu du chien et du renard. Cependant, les cas de mulets (*Maulttiere*) féconds sont très rares. Il n'y a donc pas toujours le même intervalle entre une espèce et l'autre (*zwischen Gattung und Gattung*) : observation qui résulte aussi, par ailleurs, de la comparaison des figures (*Bildungen*) à travers ce qu'on appelle le règne

²⁴ Forster prend acte de la possibilité des hybridations de végétaux et accrédite *de facto* les résultats des expériences de Kölreuter par exemple, mais avance une hypothèse auxiliaire, déjà présente chez Blumenbach en 1776 dans le *De generis humani varietate nativa*, selon laquelle ces hybridations sont des expériences forcées qui ne se produisent pas dans la nature.

* *Ak*, VIII, 11-12.

animal et le règne végétal. La panthère, le léopard, l'ocelot et le jaguar sont très étroitement (84) apparentés les uns aux autres, ainsi qu'au tigre à rayures, qu'ils suivent de près ; entre celui-ci et le lion, en revanche, il y a un intervalle plus grand, bien qu'il n'y ait aucune lacune. Les deux orangs-outans, l'africain et l'asiatique, sont bien plus près l'un de l'autre qu'ils ne le sont du gibbon aux longs bras, qui les suit. Les deux camélidés du vieux monde sont extraordinairement similaires ; la distance entre eux et les chameaux américains, qui à leur tour se tiennent entre eux dans les rapports les plus étroits, est bien plus grande. Que l'on place le blaireau dans le genre des ours ou parmi les chiens viverrins, le blaireau américain est incomparablement plus proche de l'européen qu'ils ne le sont tous deux de leur espèce voisine. Aussi, si l'on préfère prendre comme limite d'un genre tout intervalle un peu plus grand entre les espèces, on n'a néanmoins rien gagné à cette considération. Premièrement, on accroît alors le nombre des genres (*genera*), de manière extrêmement gênante pour la pensée ; deuxièmement la parenté universelle générique est indéniable dans certains des cas présentés, par exemple entre le lion, la panthère et le tigre ; et troisièmement, le genre est de plus un concept aussi indéterminé que l'espèce, puisqu'il provient de la mesure de l'intervalle par lequel l'un se sépare de l'autre. Le genre rhinocéros contient deux espèces très voisines, et pourtant il y a entre celui-ci et les (85) genres prochains un large fossé. L'éléphant est tout autant isolé ; le genre cheval presque autant, ainsi que l'hippopotame. En revanche, le hérisson est proche voisin du porc-épic, le lièvre de la gerboise, l'antilope de la chèvre par un côté, du cerf par un autre, et du bœuf par un troisième. Globalement, on rencontre donc des distances tout à fait inégales entre les différents êtres terrestres individuels qui ne contredisent pas nos distinctions précises. Nos cases sont conçues d'après un critère unique, toutes placées à égale distance, toutes placées l'une derrière l'autre sur une longue rangée à perte de vue. De tout cela, on ne trouve rien dans la nature. Elle produit tantôt des êtres qui se ressemblent tellement que nous ne pouvons pas observer de différences entre eux ; tantôt des êtres qui diffèrent par de petits détails ; tantôt d'autres pour lesquels demeure seulement une lointaine analogie ; ici le changement de forme concerne la figure (*Bildung*), là la taille, ailleurs la couleur. Souvent, nous butons sur une créature qui tient le milieu entre plusieurs espèces apparentées. En un mot, l'ordonnement de la nature ne suit pas nos divisions, et dès qu'on essaie de les lui imposer, on tombe dans des absurdités. Tout système doit être un fil conducteur pour la pensée, en ceci qu'il indique des divisions que la nature semble faire ; cependant, que toutes les divisions de même nom (86), comme genre, espèce, variété, soient en général éloignées entre elles de la même distance, personne n'a la possibilité et le droit de l'affirmer. C'est pourquoi Buffon se met en colère contre tous les projets systématiques, bien que cela ne soit pas non plus la faute du systématique si l'on demande à sa méthode plus que lui-même n'en promet.

Quel profit, dès lors, y a-t-il à espérer du règlement de cette question ? Le Nègre est-il une espèce ou une variété dans le genre humain ? Si cela dépend de la descendance démontrée de toutes les variétés à partir d'un couple de parents originaire commun, laquelle ne peut être démontrée que par des preuves historiques indubitables, alors il n'y a pas de solution déterminée ; car de telles preuves ne se trouvent nulle part. En revanche, la détermination linnéenne nous suffit ; si une variété se distingue d'une espèce seulement par l'instabilité de ses traits distinctifs, alors la question de savoir dans quelle mesure cette définition des différentes souches humaines est applicable, exige pour l'instant encore une petite investigation ²⁵.

* * *

²⁵ Fin de la première partie, parue en octobre. La suite et fin de l'article paraît en novembre 1786.

Il y a évidemment des différences de couleur dans chaque souche, aussi bien dans la souche blanche que dans la noire. Le Blanc devient noirâtre en Afrique, le Nègre se fait olivâtre en terre Cafre. Cependant, il n'y a encore aucune expérience (*Experiment*) qui nous apprenne si cette mutabilité peut aller jusqu'à une métamorphose complète de la couleur blanche en couleur noire, et inversement de la noire en blanche. Autant la figure (*Bildung*) du Nègre, surtout celle de sa tête, est grandement différente de celle du Blanc, autant il y a très certainement en Afrique diverses nuances à constater chez les différentes populations. La singularité des figures nationales parmi les Blancs, personne ne l'a niée. Cependant, on ne peut absolument pas prouver que la forme (*Gestalt*) du Nègre dégénère à tel point qu'elle égale celle des Blancs ; et à l'inverse, les Portugais devenus noirs ou les Arabes ont une figure (*Bildung*) semblable à celle d'aucun Nègre. Au contraire, (151) la caractéristique physionomie nègre est manifeste chez les Cafres et les Hottentots ; et chez l'Arabe, même s'il est tout aussi brûlé, l'ascendance des Blancs vient éclairer le visage. Ici nous trouvons certes des gradations, mais pas telles que les degrés se rencontrent ; elles avancent plutôt selon des lignes parallèles. Par ce chemin, nous ne parvenons donc pas à la fin ; et il ne reste pourtant qu'une entrée d'ouverte, par laquelle nous pouvons peut-être nous rapprocher de la résolution de notre question. Si des hommes de souches diverses, comme par exemple les Blancs et les Nègres, se mêlent, alors leur couleur se mélange inmanquablement à parts égales dans celle de leur rejeton métissé (*Mittelgeschöpf*) ; aucune autre caractéristique par laquelle on distingue les deux souches ne porte chez le sang-mêlé la trace indélébile de cette génération dépareillée (*ungleichartig*). La différence de couleur est donc plus essentielle que toutes les autres disparités, elle est plus constante, les autres en revanche sont accidentelles et soumises au simple hasard, qui incorpore à la figure (*Bildung*) de l'enfant tantôt un trait du père, tantôt un trait de la mère. Voici, si je n'ai pas mal compris, le paradigme d'affirmation sur lequel Kant a fondé sa définition. Voyons jusqu'à quel point elle est tenable. Plus haut déjà, je rejetais cette définition, parce qu'elle ne s'appliquait pas à tous les cas, car de même que la couleur se modifie par la simple action climatique (152), même sans mélange, de même la possibilité existe que des individus humains de deux souches différentes puissent être de même couleur. Ici n'entre plus en considération que la transmission héréditaire. Pour preuve du fait qu'en dehors de la couleur, rien ne peut être hérité nécessairement, M. K(ant) énumère les affections accidentelles, la phtisie, la démence, les difformités, etc., auxquelles il aurait pu ajouter, en sus, les individus atteints de sexdigitisme et les kakerlaques²⁶. Cependant, faire des inférences à partir de monstres et de maladies à propos des spécificités naturelles de la figure (*Bildung*), me paraît quelque chose de risqué. Je n'ai encore jamais vu de mulâtre ou de métis dont on n'eût pu remarquer aussi par les traits de son visage qu'il était un sang-mêlé issu de deux peuples. Et comment pourrait-on douter de cela, alors que quand s'unissent non seulement des personnes de deux souches différentes, mais aussi des gens d'un même peuple, d'une même ville ou d'une même famille, on peut reconnaître les parents dans les traits des enfants. Il est vrai qu'un œil entraîné est nécessaire pour noter ces ressemblances. Les différences de couleur sautent aux yeux, car elles se remarquent sur toute la surface du corps ; la ressemblance sur une partie précise ne peut être cherchée que sur cette partie. De ce fait seul, et non parce que la couleur est un signe distinctif plus essentiel et plus durable que la forme (*Gestalt*), par exemple que celle du squelette, les traits locaux ne peuvent pas (153) se transmettre eux aussi à chaque fois, nécessairement et régulièrement, mais doivent être pris sans mélange tantôt au père, tantôt à la mère. Dans les familles blanches, on voit les

²⁶ Dans le sens le plus strict du terme, le kakerlaque est le ressortissant d'une population d'Inde de l'Est censée être touchée par une forme d'albinisme qui donnait une peau mouchetée à ses victimes. Par extension, on désignait par *kakerlaques* l'ensemble de ceux que nous appelons aujourd'hui *albinos*.

yeux bleus et bruns se transmettre librement tantôt du père, tantôt de la mère ; cependant, il ne semble tout simplement pas y avoir de nuance intermédiaire, probablement parce que la couleur de l'iris tient à des circonstances qui ont des similitudes avec l'apparence de mélanges chimiques. Selon que le précipité est imprégné, en plus ou moins grande quantité, de tel ou tel élément chimique, l'œil devient bleu ou brun, et l'énergie accidentellement prépondérante de l'un ou de l'autre élément détermine ce degré d'imprégnation au moment de la génération. Ici s'ouvre à vrai dire un large champ encore ouvert à des observateurs futurs. Une série d'observations (*Erfahrungen*) soigneusement recueillies montrerait très probablement qu'en large part, la régularité de la transmission dans le métis (*Mittelgeschöpf*) doit être levée. Les mêmes parents ne produisent pas des enfants toujours semblables, même s'ils sont de même souche ; on ne voit pas *a priori* pourquoi il devrait y avoir plus de régularité chez des parents de souches différentes ; *a posteriori*, preuve doit encore nous en être faite. Un exemple de cas contraire scelle le destin de la théorie. On a par conséquent d'abord des informations à recueillir, à savoir s'il y a des cas où tantôt le père noir ou la mère noire, tantôt au contraire les parents blancs (154) ont visiblement l'influence la plus importante sur leur descendance.

Maintenant vous voyez bien, mon ami, que cette question n'a pas été tirée au clair. Si l'on nous donnait un exemple indubitable d'une famille de Nègres qui, une fois qu'on l'eut installée sous notre climat, après une suite de générations sans mélange, aurait perdu sa couleur et échangé sa figure (*Bildung*) simiesque contre celle du climat européen, alors nous nommerions sans contradiction le Nègre une variété humaine (*Menschen-Varietät*) dans l'acception linnéenne, car son signe distinctif serait seulement climatique et variable. Cependant un tel exemple n'existe pas, et nous fera toujours défaut. S'il était malgré tout établi avec quelque vraisemblance que la couleur des Blancs, aussi bien que celle des Noirs, n'est variable que jusqu'à un certain point, mais qu'elle se transmet ensuite de façon infailliblement régulière dans les reproductions mélangées, alors je n'aurais rien contre le fait de représenter sur cette base les Blancs et les Noirs comme variétés (races ou variantes) (*Varietäten (Rassen oder Arten)*) de la même espèce. En revanche, si l'une ou l'autre de ces dénominations implique nécessairement une origine commune, on doit renoncer à recevoir mon approbation, qui ne peut provenir que d'une évidence claire et irrésistible.

Admettons un moment le fait que cette reproduction métissée est aussi infaillible qu'elle doit l'être selon Monsieur Kant, et demandons-nous seulement pour quelles raisons nous devons croire qu'une différence infailliblement héréditaire n'indique pas à tous les coups une espèce distincte dès l'origine (*eine ursprünglich verschiedene Gattung*)²⁷. Ici Monsieur Kant répond qu'il ne peut pas concevoir (155) comment des organisations pourraient être si étroitement parentes qu'un rejeton doive sortir de leur mixtion, dans le cas où elles ne seraient pas toutes issues d'une seule et même souche. Peut-être est-ce aussi inconcevable pour plus d'un que le même père puisse engendrer le Blanc et le Noir ; car les germes de ces frères devaient, comme les œufs de Léda, renfermer des jumeaux, de sorte qu'au côté de chaque frère se trouvait une femme de même forme ; et si l'on admet vraiment quatre races principales (*Hauptrassen*), les choses sont encore plus fantastiques que dans la fameuse fable grecque.

Il reste bizarre et, pour beaucoup, inconcevable, que Monsieur K(ant), pour servir sa théorie, se mette dans cette grande difficulté qui consiste à concéder, voire à tenir pour nécessaire dans un cas, ce qu'il tient pour absolument impossible dans un second cas tout à fait semblable. Si l'on admet que les hommes qui ont graduellement peuplé certaines

²⁷ C'est précisément la thèse de Henry Home, que Kant a pris soin de retravailler à l'avantage de sa propre théorie.

contrées ont pu prendre un caractère propre après une longue durée par l'effet du climat, alors on peut éventuellement aussi (156) défendre (l'hypothèse) que ces mêmes hommes, précisément, dont la disposition convient à l'un ou l'autre climat, ici ou là-bas, naquirent par un sage plan de la Providence. Mais comment l'entendement qui a ici si justement calculé quelles contrées et quels germes devraient se rencontrer, et les a menés d'un quelconque recoin de l'Asie jusqu'au lieu de leur destination, a-t-il pu devenir soudain si myope qu'il n'a pas pu prévoir aussi le cas d'une seconde transplantation²⁸ ? Dès lors la propriété invétérée, qui convient pour un seul climat, devient complètement inutile ; par conséquent, pour cette situation auraient dû être conservés des germes toujours mutables qui se développent dans le second climat, et doivent s'y adapter. En d'autres termes, s'il fut possible dans un cas que dans diverses régions du monde, des hommes d'une seule et même souche se soient graduellement modifiés du tout au tout, et aient pris des caractères aussi divers que ceux que nous connaissons aujourd'hui, alors non seulement l'impossibilité d'une nouvelle mutation ne se laisse pas démontrer *a priori*, mais de plus, si elle est effective, elle rend la conclusion d'une origine commune hautement douteuse. Maintenant, allons plus loin.

Vous me concéderez que la proportion actuelle entre animaux herbivores et carnivores doit exister depuis toujours, puisque sinon les premiers (157) auraient été dévorés par les seconds juste après leur naissance. Il y eut donc depuis toujours un cheptel bien plus grand de chaque espèce herbivore que le nombre de prédateurs qui s'en nourrissaient. L'un des meilleurs auteurs en zoologie, Zimmermann*, a même supposé avec beaucoup de vraisemblance que la surface terrestre s'est dès le départ couverte de plantes et d'animaux. Il montre que c'est impossible de faire naître toutes les espèces animales (*Tierarten*) en un seul lieu ; et qu'il est tout aussi simple, ou tout aussi difficile – comme on veut – de penser comme possible et effective la naissance d'un seul couple de chaque espèce, ou celle de plusieurs centaines d'un coup. En fait, si l'on peut bien parler de choses inconcevables, la chose pour moi la plus inconcevable de toutes serait que les innombrables créatures terrestres proviennent d'un individu ou d'un couple ; puisque chaque animal, à part un nombre restreint de prédateurs, sert de subsistance à une quelconque autre espèce. On se met dans une bien moindre difficulté à penser la Terre entièrement revêtue par le règne végétal, très probablement, puisque nous voyons encore aujourd'hui toute la surface de la Terre verdier à chaque printemps sans qu'on ait aussi immédiatement devant les yeux les dispositions qui le permettent, et que nous observons plus facilement dans le règne animal. Mais la Terre est-elle (158) plus riche en forces organiques qu'autrefois ? Et où se trouve le lieu béni entre tous qui renfermait en lui seul toute la Providence pour chaque climat et chaque élément ? Si au contraire chaque contrée a produit les créatures qui lui étaient adaptées, et certes dans la proportion indispensable à leur sécurité et à leur conservation, d'où viendrait que l'homme désarmé dût ici faire exception ? La nature a plutôt, comme Monsieur K(ant) l'affirme lui-même, donné à chaque souche son caractère, son organisation précise, dès l'origine en rapport avec son climat, en vue de son adaptation à celui-ci. Cette juste proportion entre la Terre et ses habitants s'explique sans conteste de la façon la plus simple et la plus rapide par une naissance locale de ces derniers. Si l'Afrique a produit ses hommes, et l'Asie les siens, alors il n'est pas difficile de concevoir, je pense, pourquoi les premiers comme les seconds s'adaptent si bien à leur climat de toujours. Mais

²⁸ Kant répondra (*Ak*, VIII, 173-174) que la racialisation irréversible des peuples a pour intérêt de les contraindre à rester sous un certain climat où ils sont adaptés. Cette ruse de la nature permet que toute la surface de la Terre soit habitée. L'intérêt téléologique de ce peuplement maximal n'en demeure pas moins étrange et problématique. Cf. LAGIER, 2004, 125-128 et 173-178.

* Cf. *Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, 3^e partie, 203 (n.d.t. : ZIMMERMANN, 1778).

la question de savoir pourquoi ces deux variantes humaines (*Menschenarten*), si elles se rencontrent, peuvent propager leur genre (*Geschlecht*) ensemble, n'est pas pour moi plus énigmatique que la raison pour laquelle nos bœufs donnent une espèce médiane (*Mittelschlag*) avec les bisons en Amérique et en Asie, et avec les bœufs à bosse d'Inde : ou bien ce sont des espèces²⁹ (*Arten*) très proches les unes des autres, ou bien ce sont les variétés (*Varietäten*) d'une espèce (*Gattung*), qui portent sur elles le sceau du climat (159) où elles sont d'abord nées : nous sommes dans la première situation quand leurs marques distinctives sont indélébiles ; dans la seconde, lorsque ces variétés, comme l'exige le concept linnéen, peuvent par la simple reproduction, sans mélange, se changer l'une en l'autre.

Dans ce qui précède, je me suis intentionnellement servi le plus souvent du terme variété (*Varietät*) ; mais j'ai en même temps donné à comprendre que je le tiens pour équivalent à celui de race (*Rasse*) ; il faut dire que celui-ci était jusqu'à présent peu déterminé. Nous l'avons emprunté au français ; il semble être très étroitement apparenté à *racine* et *radix*, et signifie l'origine en général, quoique de manière imprécise ; car en français, on parle de *race* des Césars aussi bien que de *racés*³⁰ de chevaux et de chiens, sans considération d'une origine première, mais avec à chaque fois quand même, semble-t-il, une subordination implicite à un concept d'espèce (*Gattung*). Ce serait une mission pour un homme désœuvré d'analyser en quel sens chaque auteur a pu employer ce mot. Des auteurs de récits de voyages, qui ont de nouveau dépeint les habitants des îles des mers du Sud, je peux tout à fait affirmer qu'ils semblent seulement trouver refuge dans le mot *race* là où il leur est devenu inconfortable de dire le mot variété (*Varietät*). Il ne doit pas signifier plus qu'un groupe d'hommes dont la figure (*Bildung*) commune a quelque chose de spécifique et d'assez éloigné de celle de leurs voisins (160) pour ne pas pouvoir les faire dériver immédiatement de ceux-ci ; une souche dont le passé est inconnu, et qu'on ne peut donc pas si facilement compter parmi les variétés humaines communément admises, puisqu'il nous manque la connaissance du moyen terme. Ainsi a-t-on nommé les Papous et les autres insulaires noirs des mers du Sud apparentés à eux, une race différente de celle des peuples malais brun-jaune vivant précisément au même endroit ; c'est-à-dire un peuple de caractère spécifique et d'origine inconnue. Si l'on veut à l'avenir s'en tenir à cette définition quand le discours porte sur les hommes, alors le mot peut être conservé ; dans le cas contraire, nous pouvons légitimement nous en passer. La définition de Kant paraît au contraire d'autant moins acceptable que l'idée qu'il puisse jamais y avoir parmi les animaux d'une seule et même espèce une différence infailliblement héréditaire, est imprécise et invraisemblable.

De ces variétés changeantes qui naissent sous nos yeux, nous savons que leurs signes distinctifs sont aussi éphémères, que l'une se change en l'autre et que dans les petits-enfants la forme inchangée des aïeux se fait jour de nouveau, même si les intermédiaires en étaient dépourvus. Cependant, si les différences ne se laissent plus retracer historiquement (161) à partir du moment de leur naissance, c'est alors le moins que l'on puisse faire que de tenir leur origine pour indifférenciée ; et cette distinction que Monsieur K(ant) voulait faire entre les concepts de descripteur de la nature et d'historien de la nature doit être purement et simplement abolie.

²⁹ Bien qu'il soit utilisé dans un contexte taxonomique qui appellerait une traduction fidèle au schéma proposé plus haut (note 23), nous jugeons nécessaire ici de traduire le terme *Art* par *espèce*, plutôt que par *variante*, pour mieux faire comprendre la teneur de l'alternative esquissée par Forster. Cet écart montre bien, encore une fois, que Forster se joue quelque peu de la terminologie.

³⁰ Les quatre termes en italique sont en français dans le texte.

Cependant, je ne m'autorise en aucun cas à affirmer comme cruciale la question de savoir s'il y a plusieurs souches humaines originaires. Mais d'après tout ce que Monsieur K(ant) expose des différences durables entre le Nègre et le Blanc ; d'après la simple considération de l'état de dénuement dans lequel se trouve l'homme naturel, et des dangers auxquels il est exposé par les grands fauves, amphibiens, insectes et végétaux vénéneux, je peux au moins ne pas tenir pour invraisemblable ou impensable que deux souches différentes, et peut-être un nombre suffisant d'individus de chacune d'elles, en tant qu'autochtones, ont été produits en différentes contrées. Si les différences entre les Indiens et les Blancs étaient plus accusées, alors on pourrait dériver les premiers de la péninsule asiatique, les seconds du Caucase. L'Amérique, en tant que continent devenu habitable plus tardivement, n'a peut-être pas eu du tout d'autochtones ; mais ici tout est indéterminé à vrai dire.

Du reste, je ne vois pas plus de difficulté dans le postulat de la pluralité des souches originaires (162) que dans l'hypothèse d'un seul couple. Si les Nègres sont nés en Afrique, les Blancs dans le Caucase, et les Scythes et les Indiens dans l'Emmaüs, alors des siècles pourraient s'étendre avant que ces différents hommes, qui furent probablement séparés à cet effet par les océans, puissent s'approcher les uns des autres. Monsieur K(ant) craint certes ³¹ qu'avec le postulat de plus d'un couple, ou bien le conflit aurait dû se produire aussitôt, ou bien la nature ne pourrait pas, du moins, échapper au reproche de ne pas avoir réuni toutes les conditions de la sociabilité. J'avoue que cette remarque ne m'est pas évidente. S'il fut absolument nécessaire que plusieurs individus de certaines espèces de créatures désarmées soient produits en même temps, alors on peut facilement se persuader que le seul instinct de conservation soit suffisant pour les rendre sociables. Ne sont-elles pas nombreuses, les espèces d'animaux sociables en dehors de l'homme ? et combien la nature n'a-t-elle pas enseigné, pour faire de leur défense et de leur conservation une affaire commune ? Elle n'a en aucune façon installé l'inimitié et l'instinct de pillage entre les êtres de même espèce. La guerre, comme l'a montré Monsieur K(ant) de façon irréfutable et inégalable (page 19 ³²), est l'une des premières conséquences du mauvais usage de la raison, qui va à l'encontre de l'instinct. Si la mythologie qu'il utilise comme fil conducteur, (163) fait immédiatement du fils aîné un fratricide ³³ dans l'histoire d'un couple humain, alors il semble bien qu'on ait fort mal paré à la sécurité de l'homme par sa provenance d'une souche commune (*gemeinschaftliche Abstammung*). Au contraire, c'est bien l'instinct qui réunit les antilopes en troupeaux, de sorte que les lions, les panthères et les hyènes ne peuvent rien faire contre leur phalange serrée ; c'est bien l'instinct qui arme une troupe de gorilles de bâtons, grâce auxquels ils chassent les éléphants des forêts où ils vivent et se nourrissent : il ne me semble donc pas illogique de laisser les hommes se réunir par la même pulsion obscure ³⁴, afin que les conséquences de la vie sociale, c'est-à-dire le langage et la raison, puissent se développer d'autant plus vite.

Mais en séparant le Nègre comme souche originairement différente de l'homme blanc, ne coupons-nous pas le dernier fil par lequel ce peuple maltraité nous était lié, et trouvait

³¹ *Berl. Monatssch.*, 1786, 1, 3. *Conjectures sur les débuts de l'histoire humaine* : « Nous admettons un couple unique, pour éviter que la guerre n'éclate immédiatement entre hommes vivant en voisinage, mais étrangers les uns aux autres, et aussi pour ne pas rejeter sur la nature la responsabilité d'avoir par la diversité des souches négligé l'organisation la plus parfaite du point de vue de la sociabilité » (*Ak*, VIII, 110, traduction S. PIOBETTA).

³² *Ak*, VIII, 121.

³³ Forster fait ici référence à l'histoire de Caïn et Abel. La formulation est particulièrement hardie, puisqu'il qualifie le récit biblique de « mythologique ».

³⁴ Forster prend appui sur une autre conjecture de Kant : « L'instinct, cette *voix de Dieu*, à laquelle tous les animaux obéissent, devait d'abord conduire notre nouvelle créature (l'homme) » (*Ak*, VIII, 111).

contre la cruauté européenne quelque protection et quelque charité ? Laissez-moi plutôt demander si la pensée que les Noirs sont nos frères a déjà fait s'abaisser le fouet de l'esclavagiste. Ne torturait-il pas, pleinement convaincu qu'ils étaient de son sang, pauvres créatures tolérantes, avec la fureur du bourreau et dans une joie diabolique ? Des hommes de même souche, qui jouissent désormais du bienfait peu reconnu d'une éthique pure, (164) ne se sont pas révélés pour autant plus tolérants et aimants les uns envers les autres. Où est le lien, si fort soit-il, qui puisse empêcher l'Européen décadent de régner aussi despotiquement sur ses prochains blancs que sur des Nègres ? N'était-ce pas plutôt la noble fierté et la résistance de celui qu'on voulait affliger, qui ici et là limitait la folle exubérance du tyran ? En ce cas pourquoi devrions-nous croire qu'une thèse indémontrable puisse être l'unique support du système de nos devoirs, puisqu'elle n'a, pendant tout le temps où elle a valu comme chose admise, jamais empêché aucune exaction ? Non, mon ami, si les moralistes partent d'un concept fallacieux, c'est alors vraiment leur faute si leur construction vacille, et s'effondre comme un château de cartes. L'éducation pratique, qui explique chaque principe par des exemples clairs et faisant forte impression, et se laisse abstraire de l'expérience, peut peut-être faire en sorte qu'à l'avenir, les hommes sentent de quoi ils sont responsables en tant qu'hommes, sentent ce que chaque espèce animale (*Tierart*) avec laquelle ils cohabitent volontairement exige d'eux ; la foi du charbonnier ne l'a jamais pu, et elle ne le pourra jamais. Dans un monde où rien n'est de trop, où chaque chose est liée aux autres par d'infimes nuances, où enfin le concept de perfection consiste dans l'agrégation et la coopération harmonieuse de chaque partie individuelle du tout, l'idée d'une seconde espèce humaine se présente peut-être (165) à l'entendement suprême comme un puissant moyen de développer les pensées et sentiments dignes d'un être raisonnable, et par là même d'impliquer plus fermement encore cet être dans le plan du Tout. Blanc ! Toi qui, fier et autosatisfait, affirmes que partout où tu pénètres, l'esprit d'ordre et la législation ont fondé le contrat civil, et les sciences et les arts ont aidé à accomplir la construction de la civilisation ; toi qui juges que partout sur la grande et peuplée Afrique, la raison atteint seulement la première étape de l'enfance, et est dominée par ta sagesse. Blanc ! Tu n'as pas honte d'abuser de ta force sur le faible, de l'abaisser au point d'en faire ton animal, de vouloir détruire en lui jusqu'à la trace d'une faculté de penser ? Malheureux ! De tous les dons que la nature a livré à tes soins, il est le plus noble. Tu devais avoir pour lui le rôle de père, et en développant en lui les saintes étincelles de la raison, accomplir l'œuvre d'ennoblissement dont par ailleurs seul un demi-dieu fut capable sur Terre³⁵, comme tu le crois souvent. Grâce à toi il pouvait, il devait devenir ce que tu es ou peux être, un être qui jouit de l'usage de toutes les ressources qui furent placées en lui ; mais va, ingrat : même sans que tu le veuilles, un jour il en deviendra un, par ton intermédiaire ; car toi aussi, tu n'es qu'un outil dans le plan de la Création !

(166) Voici les pensées, cher B(iester), que les deux dissertations du digne philosophe ont en moi suscitées ; je n'y tiens pas au point de refuser de les abandonner, sitôt qu'on les aura réfutées. Je donne cependant une preuve non négligeable de la soif de vérité et d'instruction qui m'habite en cherchant à les faire connaître ; car le jugement de thèses qui ne manquent pas de diverger sur ce point de la voie habituelle est déjà prononcé. Bien qu'un vieux livre contre lequel personne n'est autorisé à écrire, ne dise pas un mot sur le Nègre, et bien que le grand homme, auteur supposé dudit livre, n'ait vraisemblablement jamais vu de Nègre³⁶, c'est tout de même une attaque contre ce vieux livre si l'on se représente la possibilité de l'existence de plus d'une souche humaine ; et cette attaque qui

³⁵ Peut-être est-ce une référence au mythe de Prométhée, qui donna aux hommes le feu et les techniques.

³⁶ Il s'agit de la Bible et de Moïse.

ne blesse personne est appelée une hérésie. Les hérétiques sont des gens méchants ; ils sont mus par le désir de nouveauté, l'aveugle ignorance les guide³⁷. Mais si vous pouvez toujours me soupçonner d'avoir l'ignorance pour compagne, du moins un authentique jury philosophique ne me reconnaîtra pas coupable des deux autres chefs d'accusation. Pour l'heure il en a été assez dit ; peut-être remettrai-je cette matière de la diversité humaine sur l'ouvrage ; car il me vient encore à l'esprit beaucoup de choses sur lesquelles je ne suis pas d'accord³⁸. Bonne lecture.

Georg FORSTER

Bibliographie

- BLUMENBACH J.F., 1776, *De generis humani varietate nativa*, Göttingen, Vandenhoeck.
- COOK J., 1777, *A voyage round the World in His Britannic Majesty's sloop « Resolution », commanded by Capt. James Cook, during the years 1772, 1773, 1774 and 1775*, Londres, Strahan & Cadell.
- DOUGHERTY F., 1990, Buffons Bedeutung für die Entwicklung des anthropologischen Denkens im Deutschland der zweiten Hälfte des 18. Jhdts, in *Die Natur des Menschen*, 221-279.
- FABRICIUS J.Ch., 1781, *Betrachtungen über die allgemeinen Einrichtungen in der Natur*, Hambourg, Bohn.
- FORSTER G., 1786, Noch etwas über Menschenrassen, *Teutscher Merkur*, octobre et novembre (parution en deux parties).
- HERDER J.G., 1784-1791, *Ideen zu einer Philosophie der Geschichte der Menschheit*, Riga-Leipzig, Hartknoch (4 volumes).
- LAGIER R., 2004, *Les races humaines selon Kant*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LILIENTHAL G., 1990, Samuel Thomas Sömmerring und seine Vorstellungen über Rassenunterschiede, in DUMONT F., MANN G., (eds.), *Die Natur des Menschen*, Stuttgart-New York, Sömmerring-Forschungen, 32-57.
- LORD KAMES, 1774, *Sketches on the History of Man*, 1, 5-9.
- SÖMMERRING S.T., 1784-1785, *Über die Verschiedenheit des Negers und des Europäers*, (*Sur la différence corporelle du Nègre et de l'Européen*, 1785), Francfort-Leipzig, Hartknoch.
- ZIMMERMANN E.A.W., 1778, *Geographische Geschichte des Menschen*, Cassel, Imprimerie Française de Cassel.
- ZIMMERMANN E.A.W., 1784, *Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, vol. 1, Cassel, Imprimerie Française de Cassel.

³⁷ Le point d'orgue du texte est introduit par cette phrase qui est une citation mot pour mot de Johann Friedrich Blumenbach, *De generis humani varietate nativa* (1776), reprise par ce dernier dans la recension du texte de Sömmerring, *Über die Verschiedenheit des Negers und des Europäers* (1784-1785).

³⁸ Selon toute vraisemblance, Forster n'est pas revenu sur ce sujet. On ne lui connaît pas de deuxième réponse à Kant, notamment à *Sur l'usage téléologique...* Ses notes personnelles indiquent qu'il comptait écrire une grande histoire naturelle comportant une importante anthropologie, mais ce projet n'a jamais abouti.